

## COMPTE RENDU

*La restauration mineure des documents sur papier, initiation pratique.* Ljiljana Cirkovic-Stanojlovic en collaboration avec Robert Chiasson. La Pocatière, Documentor Inc., 1987, 127 pages.

**DENISE PÉLISSIER**

Archiviste

Université de Montréal

**JAMES TURNER**

Chargé de cours

Université de Montréal

Ce n'est pas une tâche facile pour nous de commenter l'ouvrage de Ljiljana Cirkovic, car c'est grâce à elle que nous avons tous deux été initiés au passionnant domaine qu'est la conservation et la restauration des documents. Mais la récente publication de son livre de premiers soins intitulé *La restauration mineure des documents sur papier, initiation pratique* a soulevé une vive controverse parmi les conservateurs, les archivistes et les bibliothécaires, et le texte qui suit tentera d'expliquer d'où vient ce remous.

Éditée chez Documentor Inc., la publication peut être comparée à une dentelle: un temps considérable y a été consacré, la présentation est agréable à regarder, mais elle est ajourée.

Au lieu de mettre l'accent sur l'action préventive de la conservation des documents et de ne s'en tenir qu'à l'essentiel, l'ouvrage couvre un trop grand nombre de sujets et aborde de nombreuses techniques pour lesquelles nous ne retrouvons pas assez d'informations. L'auteure affirme elle-même ne pas s'adresser à des restaurateurs chevronnés et c'est pourquoi nous croyons qu'il est d'autant plus important de fournir tous les détails pour une technique que l'on tente d'expliquer. Sinon, nous risquons de voir le néophyte dans une impasse grave.

Pour illustrer nos propos, deux exemples seront analysés plus en détail. Nous aurions pu choisir la désinfection au thymol ou le dépoussiérage des livres, mais notre choix s'est arrêté sur l'aplanissement de documents de grandes dimensions souvent enroulés et sur l'enlèvement de papier adhésif sur un document.

Dans le premier exemple décrit au point 4.6, l'auteure ne discute nullement de la qualité du papier, fort différente d'un document à l'autre, ni des implications et des conséquences du format du document, ni non plus de l'état de

conservation du document que l'on traite. Le document est déroulé, mais a-t-on songé à faire relaxer les fibres du papier auparavant? Non. Et pourtant en plaçant le document dans une pièce ou une armoire où il est possible d'accroître le pourcentage d'humidité, le document se déroulera de lui-même sans qu'il soit nécessaire de le forcer.

L'illustration de la page 64 invite le lecteur au jeu des 7 erreurs. L'on nous montre un document enroulé, le texte écrit étant à l'extérieur (situation plutôt rare pour ne pas dire exceptionnelle) et une surface de travail non suffisamment grande pour recevoir le document déroulé en entier. Problème! Les poids répartis sur le document nous semblent petits et coupants. Si nous étions face à un document très sec, en suivant cette méthode de travail, nous risquerions de voir le document reprendre sa forme originelle (enroulé) en le laissant déchiré là où sont les poids. Quelques phrases, soit une quarantaine de mots pour couvrir une opération aussi complexe! Cela nous semble bien mince.

Madame Cirkovic conseille ensuite d'humidifier l'endos du document avec une éponge légèrement humide. Si votre intention était de faire pénétrer la saleté dans les fibres du papier (que vous ne pouviez enlever avec un pinceau ou une efface) vous ne pourriez mieux réussir. On suggère de retourner ensuite le document pour vérifier la résistance des encres et des couleurs du recto. Si ces dernières n'étaient pas stables, protéger et recouvrir d'une feuille de polyester. Mais le dégât peut déjà avoir été causé par l'humidité appliquée au verso. Que fera alors le néophyte ?

Le deuxième exemple, celui du point 4.7.5, suggère l'emploi d'un produit comme le benzène, hautement toxique, cancérigène et retiré des laboratoires du Québec, du Canada, des États-Unis et de l'Angleterre. La description, encore là en quelques phrases, d'un traitement aussi délicat nous stupéfie. L'auteure écrit: soulever le papier adhésif avec une aiguille ou une spatule et le retirer. Faire sécher le document pour que le benzène s'évapore. Pour enlever la trace d'adhésif, frotter légèrement avec un coton hydrophile imbibé d'acétone. Elle présume que le débutant connaît les risques qu'il encourt et qu'il sait de quelle façon le document peut être endommagé. Ce qui n'est pas aussi évident. Elle laisse croire que l'opération prendra quelques minutes et le néophyte sera étonné de voir qu'il n'en est rien. Il faut être prudent et patient. Il est vrai que, dans certains cas, le papier adhésif s'enlèvera facilement, mais cela demeure l'exception et non la règle. Vous devez procéder très lentement et avec grand soin autrement vous réaliserez que vous avez tiré trop rapidement sur le papier adhésif et que votre document est détérioré encore plus qu'il ne l'était avant que vous ne commenciez l'opération.

Plusieurs autres solvants peuvent être utilisés et celui qui sera utilisé dépend de la nature même du papier adhésif à être enlevé, ce qui n'est nullement mentionné. De plus, l'utilisation d'un bâtonnet genre «Q-tips» serait plus approprié pour ce travail, que ce que l'on montre sur le dessin de la page 73. On recommande l'emploi d'un masque et le port de gants, mais en se référant au dessin, les mains nous semblent nues et le visage n'est pas dessiné.

Il est vrai que le nettoyage à l'acétone peut atténuer la tache laissée par l'adhésif, mais de là à suggérer que la tache disparaisse complètement (plus probable pour un adhésif soluble à l'eau) ne fait que pousser le néophyte à persister dans le traitement pour que le papier adhésif s'enlève. En continuant de frotter ainsi, il verra peut-être un trou dans le document à la place de la tache.

Ce qui est alarmant au sujet de ce livre, c'est qu'on puisse l'ouvrir à n'importe quelle page au hasard et y déceler une erreur de grammaire, d'orthographe, de syntaxe ou même une erreur dans les illustrations. Les exemples suivants en témoignent. À la page 38, au point 2.2.6, à la dernière phrase nous lisons: «De bonnes habitudes d'hygiène, l'usage d'insecticides et au besoin, la désinfection par fumigation les éloignent ou les détruisent». Les deux derniers «les» se rapportent à quoi? À la page 43, on écrit au no 17 «scalpels», comme instrument de travail, mais le dessin représente un couteau X-acto, ce qui n'est nullement semblable. Utiliser un couteau X-acto pour faire le travail qu'exige un scalpel (exemple: gratter les colles) encourt le risque de couper la feuille de papier car le couteau X-acto est beaucoup plus tranchant que le scalpel. À la page 45, nous voyons les documents déposés les uns sur les autres sur le séchoir alors que les documents doivent être les uns à côté des autres, un espace entre chacun. À la page 53, au point 4.2.2, afin de mesurer le pH du document nous lisons: sur un coin du document, laisser tomber une goutte d'eau distillée. N'aurait-on pu choisir pour l'illustration un coin de document libre de texte?

Selon nous, un des problèmes majeurs de cette publication vient de la collaboration entre l'auteure, restauratrice de profession, et le collaborateur, professeur en technique de la documentation et non restaurateur lui-même. L'auteure n'étant pas de langue maternelle française et éprouvant d'énormes difficultés à écrire notre langue, a vu d'un bon œil l'assistance apportée par Robert Chiasson. Les techniques décrites n'ayant pu être bien assimilées par ce dernier, elles pouvaient difficilement être plus explicites. Pour un ouvrage aussi spécialisé, un choix de mots plus adéquats eut été important. La révision du texte et l'analyse du contenu de chaque photographie et de chaque dessin eurent été primordiales avant la sortie de l'ouvrage. De décorer l'ouvrage en entier du mot prudence, nous craignons bien, ne suffit pas. Selon nous, cet ouvrage ne constitue en aucun cas un substitut pour une information bien documentée, précise et complète. Le néophyte doit savoir pourquoi et comment il doit être prudent. Enfin, les illustrations de Louise Méthé sont attrayantes et ont été réalisées avec beaucoup de soin; les erreurs qu'elles renferment ne peuvent lui être imputées.

Nous sommes désolés pour Documentor Inc. qui, de toute évidence, a mis beaucoup d'effort dans cette publication. Les bibliographies et médiographies seront utiles à ceux qui s'intéressent au domaine, par contre le manque de citations, de références aux sources consultées, plus particulièrement pour les sections «Évolution de la restauration» et «Histoire du papier», nous déçoit. Une légende accompagnant les photographies aurait été nécessaire dans plusieurs cas.

Enfin, madame Cirkovic mérite de l'admiration pour sa volonté et sa détermination à fournir de l'information sur un tel sujet, à des non-spécialistes. Nous savons pertinemment que beaucoup mieux peut être réalisé. Il est vrai que la situation économique des dépôts d'archives ne s'améliore guère, que les collections se détériorent et qu'il est urgent et nécessaire d'agir pour prévenir la dégradation de nos documents. Il est vrai également que plusieurs opérations d'entretien peuvent être accomplies par des personnes ayant le souci et le respect du matériel qu'on leur confie. Certains développeront même des habiletés pour travailler à restaurer ce matériel. Mais là où il y a un grave danger, c'est quand on laisse croire que les situations sont toutes plus ou moins identiques et que les solutions envisagées semblent universelles. Ce qui n'est pas le cas. Il n'est certes pas facile de décrire tous les problèmes pouvant survenir lors du traitement d'un document. L'imprévisible peut arriver. Que faire alors? Si nous voulons vraiment rendre service au néophyte, nous devons avoir comme obligation première de bien l'informer. Un stage dans un laboratoire de restauration et le travail avec un professionnel du métier sera une condition sine qua non pour se lancer dans cette grande aventure. L'intéressé devra prendre la bonne décision pour le traitement à effectuer, devra connaître ses limites et sélectionner le matériel qu'il peut traiter. Sinon, il risque de se retrouver dans une situation fort difficile où les conséquences pourront être désastreuses, voire catastrophiques, quant à l'avenir des documents dont il a la responsabilité.

---

## COMPTE RENDU

### *Quatre instruments de recherche du Service des archives de l'Université du Québec à Montréal*

---

GILBERT CARON

Responsable de la gestion des documents  
Musée des beaux-arts de Montréal

Dans son dernier rapport annuel publié en octobre 1987, le Service des archives de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) donne en annexe la liste de ses publications. La première publication remonte à 1975, cinq ans après la création du service. En 17 ans d'existence, ce dernier a publié pas moins de 30 ouvrages dont plus de la moitié après 1982.

Parmi les 19 instruments de recherche décrivant les fonds d'archives privées, nous en retiendrons quatre pour les besoins de cet article, à savoir deux types d'instruments généraux et deux spécifiques: le *Guide de fonds d'archives*